LE MUSIC-HALL

FIGARO

LÉO FERRÉ 71

CHAQUE fois, son paroxysme dépasse le précédent. Il y mêle aujourd'hui le vacarme d'une sonorisation démentielle. Le gouffre de la Mutualité empestant la marijuana engloutit la moitié de ce qu'il dit et la plupart des trouvailles musicales des Zoo, son orchestre. Patriarche adoptif des jeunes contestataires, il chante la gloire du « pop » dans un hymne tonitruant dont le texte nous échappe. Ses pamphlets sentimentaux (Ton style) *ou politique* (Comme si je vous disais *qui rejoint la manière de Colette Magny) perdent beaucoup de leur couleur dans ce fracas. Nous ne percevons que quelques images d'ombres noires entre lesquelles courent des chevaux bleus.* (A mon enterrement, La Solitude). *De géantes bandes dessinées dont les héros se culbutent et s'étripent.*

Quand un simple piano l'accompagne — ou une flûte ou un violon — Ferré se rapproche de nous et change de propos, sinon de véhémence. Il nous entraîne dans d'immenses poèmes fulgurants qui, par leur ton rimbaldien, semblent prolonger le voyage du « Bateau ivre ». Il explore la quatrième dimension, fait nager les squales au paradis, place des paravents chinois devant le vent du nord, « géométrise » en couleurs, met tout Mozart dans une bouteille. Un lyrisme délirant et surhumain.

Il échappe de plus en plus aux normes de la chanson pour se situer dans celles des phénomènes... Ou des cataclysmes.

Paul Carrière.

● Mutualité, 21 h. 30.